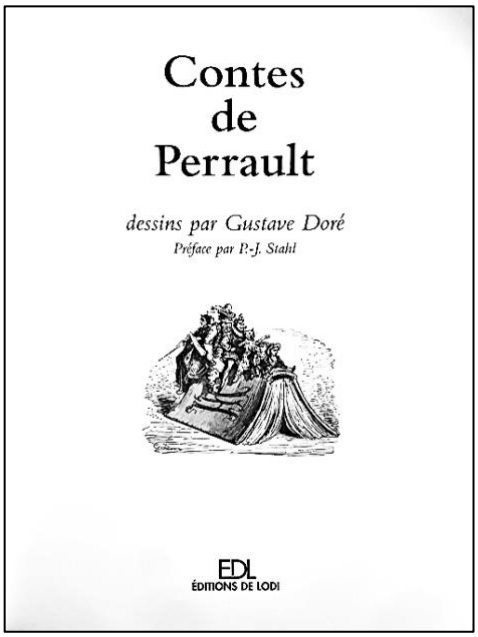
Découverte 34 : ... et la LITTERATURE dans tout ça ?



Comme on le sait, notre bibliothèque n'est pas dédiée à la littérature de divertissement (ni romans de plage, ni policiers, ...), mais elle s'intéresse à la littérature ayant une dimension culturelle, spirituelle ou philosophique. Ce sont plus de 5.000 livres couvrant toute l'histoire de la littérature, tous les genres (poésie, théâtre, roman, ...), dans toutes les langues, de tous les pays (dont plus de 500 ouvrages d'auteurs belges, flamands et francophones).

Parmi ces milliers de livres, on trouvera même les contes de Charles Perrault (17°s.) ou ceux de Grimm (18°s.). Quel est l'intérêt "philosophique", me demanderez-vous, de ces contes pour enfants (souvenez-vous: La belle au bois dormant, Le petit chaperon rouge, Barbe bleu, Le chat botté, Cendrillon, Le petit poucet, ...) ? Mais, les contes sont-ils vraiment une littérature "pour" enfants ? ou plutôt une littérature "par" l'enfant ? En mettant souvent en scène des enfants et se permettant ainsi d'introduire du merveilleux, du naïf, de l'imagination, n'est-ce pas, pour le conteur, une manière de changer le regard (des adultes) sur les choses ? Après le théâtre, admirable mais tellement sophistiqué, de Corneille ou de Racine n'était-il pas bienvenu d'adopter un langage plus simple, plus léger, plus agréable ? Les contes de Perrault (et de Grimm) eurent un succès considérable (et ce n'était pas un public d'enfants !).

Relisant -avec plaisir- le conte du Chat botté (à peine 5 pages), je me suis laissé aller à une lecture "philosophique", au second degré.
"Un meunier ne laissa pour tous biens à ses trois enfants que son moulin, son âne et son chat". Voilà donc la "situation initiale" (selon les termes de la Morphologie du conte de V. Propp). Le moulin représente un outil de travail permettant sa subsistance à son propriétaire. L'âne représente le moyen de transport valorisant l'activité de meunerie. L'association des deux représente une activité économique à part entière. Mais un chat ? Une compagnie animale agréable, mais d'aucune utilité économique !

Le conte ne se révolte pas contre cette "injustice" sociale ou du sort. Il va proposer une solution inattendue, source d'une prospérité qui renversera la situation

initiale. Le moyen de cette transformation de situation est ce chat, personnification d'un esprit inventif. Ce chat ne discute pas et ne se défend pas des intentions premières de son maître (le manger -une opération unique- et se servir de sa fourrure). Il se place sur un tout autre terrain. Il demande à son maître de lui fournir un sac (qui deviendra son instrument de travail, à l'instar du moulin) et des bottes (qui deviendront son moyen de déplacement, à l'instar de l'âne). On devine qu'il a déjà imaginé un plan ! En ce sens, il est rusé (d'autres contes semblables dont Perrault s'est inspiré parlent d'un renard). La ruse, ici, n'est pas un procédé magique (dont beaucoup trop de contes abusent et qui les rendent insignifiants parce que décrochant totalement de la réalité). Il est le produit d'une réflexion, surprenante et éventuellement complexe (comme les coups à un jeu d'échecs), mais qui ne décroche pas par rapport à la réalité. Comment le chat procède-t-il ?

Avec son sac, il attrape un lapin. Non pas, banalement, pour le donner à manger à son maître, mais à un personnage supérieur à son maître (un "roi") dont il escomptera un avantage supérieur à long terme (mais ceci n'est pas dit évidemment). A ce cadeau à ce "roi", il joint un (futur) cadeau à son maître en l'appelant d'un nom ronflant "de la part du marquis de Carabas". Du pur "bluff" (un mot typiquement américain pour un procédé commercial qui ne coûte matériellement rien mais qui peut rapporter gros si la victime se laisse impressionner). Il réitère l'opération en augmentant habilement la dose (deux perdrix, puis du gibier, ...). Le but, ici, n'est pas de tromper vulgairement le client mais de se faire bien voir et d' entrer dans la confidence du roi, non pas pour lui-même, mais pour son maître, le soi-disant "marquis de Carabas".

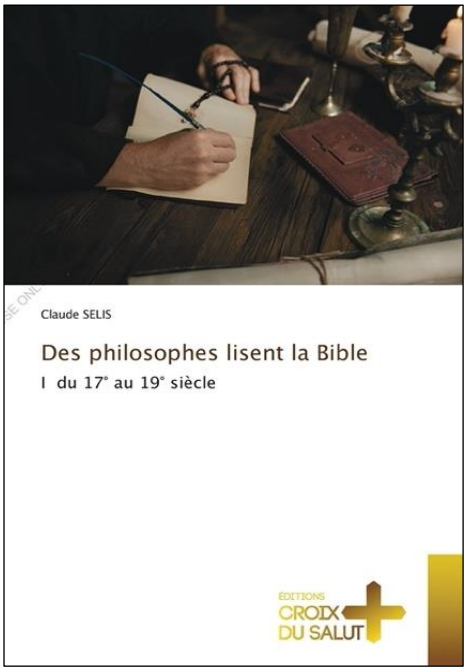
Deuxième étape, il mobilise son maître pour une mise en scène (se baigner dans la rivière au bord de laquelle le roi allait passer avec sa fille, "la plus belle princesse du monde"), mais sans lui dévoiler le plan (seule consigne: se laisser faire). Il simule la noyade de son maître au moment du passage du roi et appelle à l'aide. Le roi reconnaît "le chat" et se porte au secours du soi-disant "marquis". Le but du chat était de faire se rencontrer son maître (le marquis) et la fille du roi. Le côté galant du conte fera le reste: la fille du roi tomba amoureuse du marquis !

Mais il y a l'obstacle de la barrière sociale (une fille de roi et un manant désargenté). Le chat, en éclaireur, presse des faucheurs de dire au roi qui les interrogerait que ces champs appartiennent au "marquis" (un petit mensonge qui ne leur coûte rien et assorti d'une vague menace en cas de non exécution). Même opération vis-à-vis de moissonneurs, et ainsi de suite. Le roi commence à prendre son hôte en grande considération. Le bout du parcours est un château (signe de prestige social). Le chat s'attend à ce que le roi demande qui est le propriétaire de ce château. Il prépare donc son coup. Il se rend, en éclaireur, à ce château et y trouve le propriétaire qui n'est autre qu'un "ogre" ayant le don de se changer en toutes sortes d'animaux. Le chat, usant de flatterie, lui demande de se changer en lion, puis en éléphant, ... puis en souris ! Et le chat mangea la souris !!! L'ogre est lui-même mangé (par un chat apparemment inoffensif mais ... rusé).
Il se débarrassait ainsi du dernier obstacle.

Situation finale: le chat accueille le roi dans le château comme s'il appartenait au "marquis de Carabas". Convaincu de ce statut social, le roi propose au "marquis" la main de sa fille. Ce dernier est ainsi sorti avantageusement et définitivement de son indigence initiale (bien mieux que ses frères). Le chat aussi est débarrassé d'une menace (d'être mangé) et peut désormais se permettre une vie insouciante (de chasser les souris pour le plaisir).

Quand on sait que Charles Perrault a été pendant vingt ans le secrétaire de Colbert, ministre de Louis XIV, et qu'il a écrit ses contes à la fin de sa vie (en 1697), on

se dit que cela n'est pas si naïf qu'on ne le croit ! Conte sucré pour enfants sages ou leçon de psycho-sociologie économique ?



Vient de paraître (septembre 2026)

Cet ouvrage dresse un inventaire, sur trois siècles (du 17° au 19°), de philosophes qui ont lu la Bible. Pour chacun d'eux (une trentaine de figures), on fait le point sur l'usage qu'ils en ont fait et ce qu'ils en ont dit.

ISBN: 978-663-0-35939-8
(disponible via les plateformes numériques)